

104 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
connoissance, il est certain qu'il a pû feindre ou former ces fantômes, ou apparences de monstres; soit en leur donnant des corps visibles, d'un air épais & mêlé avec les autres éléments; soit en corrompant les sens, & en trompant l'imagination: ce qui luy est plus ordinaire, & dont nous avons dans la sainte Ecriture des exemples, qui autorisent ce qui se trouve de même nature dans les Histoires prophanes.

Ces signes, ou plutôt ces prodiges qui parurent, tant dans la Ville de Mexique, qu'en plusieurs autres lieux de cet Empire, avoient tellement abatu l'esprit de Motezuma, & si fort étonné les plus sages de son Conseil, quand la seconde nouvelle de la résolution de Cortez arriva, qu'ils crurent voir fondre en ce moment sur leurs têtes tous les malheurs dont ils étoient menacés. Ils tinrent plusieurs assemblées extraordinaires, où les avis furent différens: les uns vouloient que l'on traitât comme ennemis, ces Etrangers qui entroient armez sur les terres de l'Empire, en un tems où tant de prodiges éclatoient de tous côtes; parce qu'en les recevant, & en leur témoignant de la confiance, c'étoit s'opposer à la volonté des Dieux, qui n'avoient envoié ces avertissemens avant de les fraper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour éviter le châtiement. Les autres, plus prudens ou plus timides, voulant prévenir les malheurs qui pouvoient naître de la guerre, exagéroient la valeur de ces Etrangers, la violence de leurs armes, & la fierté de leurs chevaux. Ils représentoient le furieux carnage qu'ils avoient fait à Tabasco, dont l'Empereur avoit eu des avis bien assurés: & quoyqu'ils n'accordassent point une foi entiere à ce que les vaincus publioient, que les Espagnols étoient immortels, néanmoins ils n'osoient encore les considérer comme des hommes ordinaires. Ils trouvoient même en eux quelque ressemblance avec leurs Dieux, fondée sur ces foudres qui partoient de leurs mains, pour aller terrasser leurs ennemis; outre l'empire qu'ils avoient sur ces bêtes si feroces, qui entendoient leurs commandemens, & qui combattoient en leur faveur.

Après avoir écouté ces différentes opinions, Motezuma prenant le milieu entre l'une & l'autre, conclut qu'il falloit refuser absolument à Cortez la permission de venir à la Cour,
& lu

DU MEXIQUE. LIVRE II. 105
& luy mander qu'il eût à se retirer au plutôt de dessus les terres de l'Empire: & pour l'obliger à obeir de meilleure grace, il resolut de luy envoier un present de même valeur que le premier; ajoûtant que si les voies douces ne réussissoient pas, on auroit recours aux violentes, en levant une armée si forte, & de si bons Soldats, qu'on n'eût pas sujet d'appréhender la même disgrâce que celle qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco. Qu'il ne falloit pas que la vûe du petit nombre de ces Etrangers fit naître du mépris pour eux, ou une vaine confiance; puisque leur valeur extraordinaire & leurs armes épouvantables, étoient des avantages tres-considérables: sur tout après leur arrivée en ce Pais, en un tems funeste & malheureux, par l'apparition de ces divers prodiges, qui devoient redoubler l'attention que l'on faisoit sur les forces de ces Etrangers, redoutables jusqu'à ce point, que les Dieux emploioient leurs soins à en prévenir les effets, en les annonçant.

CHAPITRE V.

François de Montexo revient, après avoir reconnu la Ville de Quiabiflan. Les Ambassadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de satisfaction. Les Soldats Espagnols se mutinent, & Cortez les apaise par son adresse.

Durant que la Cour de Motezuma étoit occupée à ces tristes reflexions, Hernan Cortez s'emploioit à acquiescer tous les jours des connoissances plus particulieres de ce Pais-là, à gagner l'affection des Indiens qui venoient à son camp, & à élever le cœur de ses Soldats, par l'esperance de cette haute fortune que le sien luy promettoit. François de Montexo revint alors de son voiage, après avoir suivi la côte durant quelques lieux, & découvert un Bourg d'Indiens, situé en un endroit où la terre étoit fertile & cultivée, & où la mer formoit une espece d'ance ou de Port, que les Pilotes
O

jugerent être propre pour mettre les vaisseaux en sûreté, à l'abri de quelques rochers fort élevez qui rompoient la force du vent. Ce lieu étoit éloigné de Saint Jean d'Ulua d'environ douze lieuës; & Cortez le regardoit déjà comme un poste où son armée seroit campée plus commodement: mais avant qu'il eût pris la resolution d'y aller, il reçut la réponse de Motezuma.

Teutilé arriva, suivi de deux Officiers generaux de l'armée qu'il commandoit. Ils portoient des brasiers, où ils faisoient brûler un baume aromatique appelé copal. Après que leurs ceremonies se furent exhalées, pour ainsi dire, en fumée, Teutilé fit produire le present, un peu moindre que celui qui fut fait à la premiere ambassade, mais composé de pieces de même espece & valeur, excepté quatre pierres vertes, en façon d'émeraudes, qu'ils appelloient *Chalcuities*. Le Mexicain appuyant sur cet article du present, dit à Cortez, avec beaucoup de gravité: *Que Motezuma envoioit ces pieces expressément pour le Roi des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix inestimable.* Mais on devoit faire peu de cas de ces exagérations, en un país où le verre passoit pour quelque chose de fort rare.

La harangue des Ambassadeurs fut courte & desagréable; & la conclusion de renvoyer leurs hôtes, sans replique. Il étoit déjà tard: & comme Cortez alloit leur répondre, on sonna l'*Ave Maria*, à la baraque qui servoit d'Eglise. Aussi-tôt le General se mit à genoux, & tous les autres Espagnols firent la même chose à son imitation. Leur silence, & cette marque de devotion surprirèrent Teutilé; & il pria Marine de luy apprendre ce que c'étoit que cette ceremonie. Cortez comprit ce qu'il demandoit, & crut qu'en satisfaisant à la curiosité de l'Indien, il seroit fort à propos de luy dire quelque chose de nôtre Religion. Le Pere Barthelemi d'Olmedo embrassa cette occasion avec beaucoup de joie; & tâchant de s'accommoder à la foiblesse des yeux de ces Infideles, il leur découvrit quelques lumieres des mysteres de nôtre Foi. Il employa son éloquence à leur faire concevoir: *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui étoit le principe & la fin de toutes choses: & qu'en adorant leurs Idoles, ils rendoient ce culte au Demon mortel ennemi du genre humain.* Il appuya sa proposition de quelques-unes

de ces raisons que l'on comprend aisément, & que les Indiens écouterent avec cette espece d'attention, qui marque que la force de la verité se fait sentir à l'esprit. Ce fut sur ce principe que Cortez répondit à Teutilé: *Qu'un des sujets de son ambassade, & le principal motif qui obligeoit son Roi d'offrir son amitié à Motezuma, étoit l'obligation que les Princes Chrétiens ont de s'opposer aux erreurs de l'Idolatrie. Qu'un de ses plus ardens desirs étoit de luy faire recevoir ces instructions, qui conduisent à la connoissance de la verité, & de luy aider à sortir hors de la servitude du Demon, invisible tyran de son Empire, qui exerçoit une tyrannie réelle sur l'Empereur même, dont il faisoit son esclave, quoy qu'à l'exterieur il fût un si puissant Monarque. Que comme il venoit d'un País si éloigné pour des affaires de telle importance, de la part d'un Roi plus puissant encore que Motezuma, il ne pouvoit se défendre de faire de nouveaux efforts, & de poursuivre fortement les instances qu'il avoit faites, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une audience favorable, puisqu'il n'apportoit que la paix, ainsi qu'il étoit aisé de le juger par ceux qui l'accompagnoient, dont le petit nombre ne pouvoit donner aucun ombrage, ni faire croire qu'il eût d'autres desseins.*

Teutilé eût peine à attendre la fin de ce discours: il se leva brusquement; & marquant sur son visage de l'impatience mêlée de chagrin & de colere, il dit: *Que jusqu'alors le grand Motezuma avoit mis la douceur en usage, en le traitant comme son hôte: mais que s'il s'opiniâtroit à faire toujours la même réponse, ce seroit sa faute s'il se trouvoit traité comme un ennemi.* Alors, sans attendre d'autre replique, ni prendre congé, il sortit à grands pas, suivi de Pilpatocé, & des autres Indiens de son Cortège. Un procedé si cavalier embarrassa un peu Cortez, mais il revint en un moment: & en s'adressant à ses Officiers il leur dit en riant: *Nous verrons comment ils soutiendront la gageure. En tout cas, nous sçavons la maniere dont ils se batent; & les menaces ne sont souvent que des marques d'une prudente crainte.* Et pendant qu'on serroit les diverses pieces du present, il railloit encore, en disant: *Que des Barbares n'achetoient pas à si juste prix la retraite d'une armée Espagnole; & que ces richesses offertes à contre-tems, étoient des gages de foiblesse, bien plus que de liberalité.* C'est ainsi qu'il sçavoit saisir jusqu'aux moindres occasions d'animer les Soldats: & cette même nuit

il doubla par tout ses corps-de-garde, quoyqu'il ne fût pas vrai-semblable que les Mexicains eussent une armée toute prête pour attaquer son camp; mais il regardoit comme possible tout ce qui pouvoit arriver. Et en effet, jamais un Capitaine n'eut trop de ces soins que la vigilance inspire; & souvent les heures qu'on croit qu'il donne au repos dans son Cabinet, sont celles qui paroissent le mieux employées quand il en sort.

Le retour du Soleil découvrit une nouveauté considérable, qui fit naître quelque alteration dans nôtre camp. Les Indiens qui peuploient les barraques construites auprès des Espagnols sous l'ordre de Pilpatocé, s'étoient retirez plus avant dans les terres; & il ne paroissoit pas un seul homme en toute cette campagne. Ceux des Villages ou des Bourgs voisins qui apportoit des vivres tous les jours, cessèrent aussi tout d'un coup d'en apporter: & ces commencemens d'une nécessité que la crainte fit sentir plutôt que l'effet, furent néanmoins suffisans pour dégoûter quelques Soldats, qui commencerent à regarder comme une temerité mal concertée, le dessein de peupler un País si sterile. Ces murmures haussèrent le ton à quelques partisans de Diego Velasquez: ils ne se cachoit plus pour dire dans les conversations; *Que Cortez jouoit à les perdre; & que son ambition prenoit un vol que ses forces ne pouvoient soutenir. Qu'on ne pouvoit sauver du blâme de temerité, le dessein de se maintenir avec si peu de monde, sur les terres d'un si puissant-Monarque. Qu'il falloit que tout le monde s'unît, pour crier que le retour étoit nécessaire en l'Isle de Cuba, afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assuré à cette entreprise.*

Cortez bien averti de ces bruits, employa tous ses amis & ses confidens pour penetrer les sentimens des Soldats en general; & il trouva que le plus grand nombre & les plus braves étoient de son parti. Sur cette confiance, il permit aux malcontens de venir le trouver, pour luy représenter leurs raisons. Diego d'Ordaz porta la parole pour tous les autres; & d'un air assez déconcerté & chagrin, il dit au General: *Que les Soldats étoient desesperez, & en termes de franchir les bornes de l'obéissance & de la discipline; parce qu'ils avoient entendu dire, qu'on parloit de suivre cette entreprise où ils se voioient*

engagez: & qu'il falloit avoüer que leur chagrin n'étoit pas tout-à-fait déraisonnable; puisque ni le nombre des Soldats, ni l'appareil des vaisseaux, ni le fond des vivres & de munitions, n'avoient aucune proportion avec le dessein de conquérir un Empire si puissant, & d'une si vaste étendue. Que personne n'étoit assez ennemi de soi-même, pour vouloir se sacrifier au caprice d'autrui: & qu'il étoit nécessaire que l'on songeât à se retirer à Cuba, afin que Diego Velasquez pourvût la flotte d'un renfort considérable, & reprît le dessein de cette conquête, avec plus d'ordre & de forces.

Cortez écouta la harangue, sans paroître choqué, ni de la dureté de cette proposition, ni de celle du stile dont on luy parloit; & répondit à Ordaz d'un sang froid admirable: *Qu'il luy étoit obligé de son avis, parce qu'il n'avoit point encore apris le dégoût de ses Soldats: qu'au contraire il croioit qu'ils devoient être contens, & pleins de confiance, puisqu'en cette expedition ils n'avoient point encore eu de sujet de se plaindre de la fortune; si ce n'étoit qu'ils fussent fatiguez de l'excez de ses caresses. Qu'un voyage sans traverses, favorise de la mer & des vents; des succès tels que leurs desirs même ne pouvoient s'en figurer de plus heureux; l'assistance du Ciel, qui s'étoit déclaré pour eux à Cozumel; une grande victoire à Tabasco; le bon accueil & les regales qu'on leur avoit faits en ce País-là, n'étoient pas des principes dont on dût attendre une conclusion si desagréable: attendu même que l'éloignement fait paroître les obstacles plus grands qu'ils ne sont, & que ces monstres de l'imagination se dissipent souvent, quand on y porte la main. Néanmoins, que si les Soldats avoient si peu de confiance & de courage, comme on luy disoit, ce seroit une grande folie de compter sur leur secours, dans une entreprise de cette nature. Qu'il falloit donc prendre ses mesures pour retourner à l'Isle de Cuba, ainsi qu'ils luy proposoient: mais qu'il vouloit bien leur avoüer, qu'il se trouvoit forcé à cette resolution par le conseil de ses amis, bien plus que par l'inclination des Soldats & du menu Peuple. Il ajoûta encore d'autres paroles, par lesquelles il defarma la malice de cette faction de mutinez, sans leur laisser aucun sujet de la faire éclater, jusqu'à ce qu'il prit son tems pour les defabuser: & cet art de dissimuler, dont on permet quelquefois le bon usage à la prudence, fit voir qu'il sçavoit se relâcher quand il étoit nécessaire, pour re-*

110 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
venir avec de plus grandes forces à l'exécution de ses
desseins.

CHAPITRE VI.

*On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que
Cortez avoit mis dans ses interêts font des protesta-
tions contre ce retour. Le Cacique de Zempoala re-
cherche l'amitié des Espagnols ; & on fonde la Ville de
Vera Cruz.*

Quelques heures après qu'Ordaz & ceux de sa cabale eurent présenté leur requête à Cortez, il fit publier par le camp, que tout le monde se tint prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba : & il donna pour cet effet des ordres aux Capitaines, de remonter avec leurs compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient déjà commandez. Cette resolution ne fut pas plutôt divulguée parmi les Soldats, que ceux qui étoient prévenus & gagnez en faveur du General, s'emurent en criant : *Que Cortez les avoit trompez, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce Pais-là, & le peupler. Qu'ils ne vouloient ni le quitter, ni retourner à Cuba : ajoutant, que s'il avoit dessein de se retirer, il pouvoit l'exécuter, avec ceux qui avoient pris leurs mesures pour le suivre. Que pour eux, ils ne manqueroient point de Commandant ; & qu'il se trouveroit encore quelque brave Cavalier qui voudroit bien en prendre la charge.* Le bruit de ces discours s'augmenta jusqu'à ce point, que plusieurs de ceux que la faction contraire avoit entraînez dans ses sentimens, revinrent au parti du General. Ces gens crièrent plus haut que les autres ; & les amis de Cortez, qui avoient soulevé ce premier mouvement, se trouverent embaraslez à appaiser le dernier. Ils approuverent leur résolution, & offrirent d'en parler à Cortez, afin de l'obliger à suspendre celle qu'il avoit prise pour le retour. En effet, ils partirent aussi-tôt pour aller le chercher, afin de ne laisser point refroidir cette

DU MEXIQUE. LIVRE II. 111
nouvelle ardeur. Ils y allèrent, accompagnés de la plus grande partie des Soldats ; & lorsqu'ils furent en sa présence, ils luy dirent : *Que toute l'armée étoit prête à se soulever, à cause d'une nouveauté si surprenante. Ils se plainquirent (ou feignirent qu'on se plaignoit) Qu'une resolution de cette consequence eût été prise sans demander l'avis des Capitaines. Ils appuioient sur la honte & l'injure que le nom des Espagnols souffriroit, en abandonnant une entreprise, au seul bruit des difficultés qui pouvoient s'y rencontrer, & en tournant le dos sans tirer l'épée. Ils representoient à Cortez ce qui étoit arrivé à Grijalva : Que le chagrin de Velasquez avoit été fondé sur ce que Grijalva n'avoit pas fait d'établissement dans le Pais qu'il avoit découvert : Que c'étoit le sujet que Velasquez avoit pris, pour traiter ce Commandant de lâche, & pour luy ôter la conduite de la flotte. Enfin, ils n'oublièrent rien de tout ce qu'il leur avoit luy-même dicté ; & il les écouta comme des gens qui le surprennent, en luy apprenant un incident tout nouveau. Cependant Cortez fit toutes les façons qui étoient nécessaires. Il se fit beaucoup prier d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionnément : à la fin, témoignant qu'il se rendoit, il dit : *Qu'il avoit été mal informé, parce que quelques personnes engagées bien avant dans l'intrigue d'une certaine faction. (Il ne nomma personne, afin de paroître discret.) Ces gens luy avoient assuré que les Soldats étoient desolez, & crioient qu'il falloit absolument abandonner ce Pais, & retourner à Cuba. Que comme il avoit donné dans cette resolution contre son goût, & par pure complaisance pour les Soldats, il demeureroit en ce Pais avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il les voioit en des sentimens qui s'accordoient parfaitement avec le service du Roi, & l'obligation que de véritables Espagnols se font, d'aimer l'honneur plus que la vie : Mais qu'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que des Soldats de bon gré ; & que la guerre n'étoit point un emploi de forçats. Qu'ainsi, quiconque trouveroit bon de se retirer à Cuba, le pouvoit faire sans aucun obstacle ; & que dès ce moment il donneroit ordre qu'il y eût une embarcation seure, & des vivres préparés pour tous ceux qui ne se sentiroient pas disposez à suivre volontairement sa fortune.* Cette resolution fut reçue avec de grands applaudissemens. Le nom de Cortez retentit par tout ; & on vit des chapeaux voler en l'air de tous côtez, qui est une maniere dont les*